

Spiritualité cistercienne

(suite)

Nous poursuivons maintenant avec quelques caractéristiques de cette spiritualité :

- Spiritualité qui s'enracine dans la Parole de Dieu
- Spiritualité qui prend appui sur la Règle de saint Benoît
- Spiritualité qui se réfère à l'expérience
- Spiritualité dite « affective »
- Spiritualité de conversion
- Spiritualité de conformation
- Spiritualité de communion.

Spiritualité qui s'enracine dans la Parole de Dieu

S'étant laissé séduire par Dieu, les moines et les moniales cherchent à le connaître pour mieux l'aimer, et ils s'efforcent de l'aimer davantage pour le connaître toujours mieux ; c'est pourquoi ils vivent immergés dans la Bible. Chaque jour ils l'écoutent, la lisent, la chantent, la méditent. La Parole de Dieu est leur nourriture, ils la mâchent, la ruminent ; ils s'en pénètrent si bien qu'elle en vient à

façonner leur propre langage : les images surgissent, les mots se glissent dans leur bouche, les expressions s'entremêlent, on ne sait jamais trop bien où la réminiscence s'achève, où la citation commence. Dans leurs écrits, l'Écriture affleure à tous moments. Voyons comment ils la comprenaient et la lisaient.

1. Lecture symbolique

Elle est la source où ces auteurs spirituels puisent leur théologie. Et que trouvent-ils en elle ? Une histoire, celle de Dieu qui s'engage à l'égard des hommes pour les libérer de toutes les formes d'esclavage ; ils y méditent l'histoire du salut. Mais cette histoire sainte les intéresse aussi parce qu'elle est leur propre histoire ; ce qui est arrivé jadis aux Israélites se poursuit aujourd'hui, quoique d'une autre manière. Tout ce que la Bible raconte ne concerne pas seulement des événements du passé mais peut s'appliquer à notre propre cheminement.

Pour marquer les étapes de la vie spirituelle, par exemple, Aelred de Rievaulx recourt volontiers et fréquemment au livre de l'Exode où sont rapportées les pérégrinations du peuple au désert (voir en particulier les sermons 6, 17-28 et 27, 12-21). Ou bien l'épisode bien connu des deux sœurs, Marthe et Marie (Lc 10, 38-42), est lu comme une invitation à alterner les pratiques ascétiques (rôle actif de Marthe) et les activités spirituelles (la part contemplative de Marie), parce que les deux sœurs doivent habiter la même maison, c'est-à-dire être présentes en chacun de nous (sermons 19 et 21 d'Aelred).

Cette façon de lire la Bible est appelée symbolique ou allégorique. L'habitude de tout interpréter symboliquement était extrêmement développée dans les milieux monastiques du Moyen Âge : toutes les

images de la Bible évoquaient immédiatement autre chose que ce qu'elles désignaient. Mais cette méthode n'avait rien de nouveau. Le Nouveau Testament lui-même l'applique déjà à de nombreux passages de l'Ancien. Quand saint Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, parle du rocher où s'abreuvaient les Israélites, et qu'il précise : et ce rocher, c'était le Christ (1 Co 10,4), ou bien quand saint Pierre, dans sa première épître, parle du sang de l'agneau qui purifie (ce qui était le cas pour les règles de purification dans l'ancienne alliance), et qu'il ajoute que cet agneau, c'est le Christ (par qui nous sommes purifiés), ils transposent tous deux une réalité matérielle, le rocher ou l'agneau, et lui donnent une signification spirituelle : en l'occurrence ce sont des préfigurations du Christ, Roc de notre foi et Agneau pascal. C'est une façon symbolique ou allégorique de comprendre les réalités dont parle l'Ancien Testament.

Au cours des temps de prière communautaire (offices divins), des lectures publiques et privées, ces moines, (comme ceux d'aujourd'hui encore) entendaient constamment des textes de l'Écriture, avec les interprétations spirituelles qu'en avaient offertes les Pères de l'Église (auteurs spirituels des premiers siècles). Cette méthode allégorisante avait pu être excessive : en particulier, elle avait pu appliquer à des détails, à des mots isolés, un principe de transposition qui n'était valable que pour des thèmes généraux et des ensembles. Mais elle était celle qui formait les mentalités.

2. Lecture tropologique

La société médiévale n'est plus la société antique. Celui qui veut suivre l'évangile n'est plus dans la même situation par rapport au monde que le chrétien des premiers siècles : au Moyen Âge, on ne doit plus s'attacher à défendre la doctrine chrétienne contre les

hérésies – à part quelques exceptions, comme l’hérésie cathare –, mais il s’agit là précisément d’une déviation qui concerne davantage les mœurs que la doctrine théologique proprement dite. Il en résulte plus d’un changement de perspective dans une exégèse dont les principes demeurent inchangés mais qui cherche surtout dans l’Écriture la lumière pour la vie présente. Un glissement se produit, majorant la tropologie (le rapport aux manières de vivre, *tropos*) par rapport à l’allégorie ou à la symbolique ; et la tropologie même revêt quelques aspects nouveaux. Alors que l’intelligence spirituelle consistait d’abord et avant tout dans le passage de l’Ancien Testament au Nouveau, c’est-à-dire dans l’accès à la foi chrétienne, elle va consister de plus en plus – au sein d’une société croyante, mais où la foi coexiste avec des mœurs séculières – à éclairer la *conversio morum*, le passage de la vie pécheresse à la vie vertueuse, ou plus précisément, dans bien des cas, de la vie dans le monde à la vie dans un cloître, du « siècle » à la « religion ».

À propos de la nouveauté cistercienne et de l’œuvre de saint Bernard, le cardinal de Lubac a parlé d’un « nouveau printemps de l’exégèse ». Et il précise en écrivant :

L’exégèse cistercienne, plus éloignée encore que celle des Pères de ce que nous appelons exégèse, est spécialement tropologique. On a pu écrire, pour mettre en lumière un contraste qui ne doit pas cependant être forcé, que les anciens moines s’étaient « attachés surtout à contempler l’histoire du salut dans sa réalité objective, tandis que les cisterciens ont cherché Dieu surtout dans son image invisible, restaurée dans l’âme par la charité ».

Par exemple, les six urnes de Cana qui, traditionnellement, étaient vues comme un symbole des six périodes de l’histoire de la révélation, prennent chez saint Bernard une autre signification. L’abbé de Clairvaux, préoccupé avant tout de conversion spirituelle et de vie intérieure, voit dans ces urnes des récipients contenant l’eau nécessaire aux diverses purifications de l’âme, au nombre de

six évidemment ! Mais il faut bien préciser que cette exégèse reste en même temps profondément fondée sur l'allégorie, le symbole, et donc parfaitement traditionnelle. Bernard, et ses émules, n'en restent pas aux analyses morales, mais ils développent une tropologie qui demeure enracinée dans le mystère. Comme le dit le célèbre moine américain (décédé en 1968) Thomas Merton :

Bernard voit tous les aspects de la vie spirituelle uniquement dans leur relation avec le grand mystère central, sans lequel ils n'auraient aucun sens. L'Église et l'âme y sont inséparables.

3. Lecture traditionnelle

Le Moyen Âge marque également les débuts du rationalisme qui engendra la méthode scolastique : il s'agit d'appréhender les mystères divins avec les seules ressources de l'intellect, de la raison et des méthodes philosophiques. On ne s'en tient plus seulement à la lecture de l'Écriture Sainte où les passages s'éclairent les uns par les autres, mais on veut réfléchir philosophiquement aux réalités de la Foi.

Le Moyen Âge est en effet l'époque où, par le truchement des échanges commerciaux et des activités guerrières (songeons aux croisades), on redécouvre Platon et Aristote. L'adoption des méthodes et des façons de penser de ces philosophes donna lieu à une lecture et à une utilisation différentes de la Parole de Dieu. L'Écriture devint davantage un lieu où chercher des arguments pour résoudre une question (la *quaestio* de saint Thomas). C'est là une vision théologique totalement différente de celle qu'avait prônée la patristique, basée quasi exclusivement sur la Parole de Dieu ruminée et contemplée et sur la *pagina sacra* que l'on commentait.

Mais les moines, et les cisterciens en particulier, continuent à lire et à commenter l'Écriture de manière traditionnelle, en y ajoutant cependant une note particulière, plus subjective pourrait-on dire. Ils

insistent sur le fait que c'est une Parole vivante, un message personnel, un baiser divin adressé à chacun. C'est un trésor caché qui se livre à chacun dans la mesure de ce qu'il peut y découvrir. La Parole est le lieu de la Rencontre personnelle avec Dieu, le lieu de l'expérience spirituelle.

Au sermon 16, 1 sur le Cantique des cantiques, Bernard réfléchit sur le fait qu'Élisée s'est couché sept fois sur l'enfant mort (2 R 4, 34) avant de le rendre à la vie ; évidemment, la symbolique du chiffre sept l'intéresse et il dit à ses moines : « Je ne pense pas que quelqu'un soit assez simpliste pour croire que ces formules soient gratuites et que ce nombre vienne ici par hasard. » Mais il semble ensuite vouloir s'excuser ou au moins légitimer sa manière de faire :

Ne soyez donc pas surpris ni scandalisés si vous me voyez tellement curieux de scruter les trésors secrets du Saint-Esprit ; c'est que, j'en ai la ferme assurance, on accède ainsi à la vie, c'est là que se trouve la vie de mon esprit. (...) Mon premier souci est moins d'expliquer des textes que de les faire pénétrer profondément (littéralement « imbiber ») dans vos cœurs.

Saint Bernard, *Sermon sur le Cantique des cantiques*, 16, 1

Et, au sermon 74, 2, il revient sur cette idée :

« Reviens » s'écrie l'épouse. Il s'en allait, elle le rappelle. Qui me découvrira le mystère de ce départ et de ce retour ? Qui m'expliquera dans leur vrai sens les allées et venues du Verbe ? L'Époux recourt-il vraiment à des déplacements ? D'où peut-il venir, et où peut-il retourner, lui qui remplit tout ? Comment peut-il changer de lieu, lui qui est esprit ? Finalement, quel genre de déplacement lui attribuer, lui qui est Dieu, et qui est donc immuable ?

Saint Bernard, *Sermon sur le Cantique des cantiques*, 74, 2

Que celle (l'âme) qui peut comprendre cela le comprenne ! Pour notre part, dans l'explication de cette parole sainte et mystique, nous avancerons avec prudence et simplicité, en imitant l'Écriture qui use de nos mots pour exprimer la sagesse cachée en mystère. Pour faire pressentir Dieu à nos cœurs (littéralement « pour insinuer Dieu dans nos affections »), elle recourt à des figures ; et c'est par des comparaisons avec des réalités sensibles connues de nous, comme dans des récipients de matière ordinaire, qu'elle fait goûter à nos esprits les secrets précieux et invisibles de Dieu.

Suivons donc, nous aussi, l'usage de cette sainte et chaste Parole, et disons ceci : c'est en vertu de sa volonté que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, l'Époux de l'âme, s'approche d'elle ou s'en éloigne ; et c'est seulement dans l'expérience de l'âme, et non par un mouvement du Verbe, que cela se réalise. Par exemple, lorsqu'elle perçoit la grâce, elle reconnaît sa présence.

Remarquons ce que saint Bernard veut dire : pour nous éveiller au mystère de Dieu, l'Écriture se sert d'un langage qui est plus évocateur qu'explicatif ; il faut donc s'imbiber de ces textes pour qu'ils puissent entrer en nous et nous nourrir en profondeur.

Écoutons maintenant quelques conseils pratiques, à propos de la *lectio divina* :

À des heures déterminées, il faut vaquer à une lecture déterminée. Une lecture de rencontre, sans suite, trouvaille de hasard, bien loin d'édifier l'âme, la jette dans l'inconstance. Accueillie à la légère, elle disparaît de la mémoire plus légèrement encore. Au contraire, il faut s'attarder dans l'intimité de maîtres choisis et l'âme doit se familiariser avec eux.

Les Écritures, en particulier, demandent à être lues et pareillement comprises, dans l'esprit qui les a dictées. Tu n'entreras jamais dans la pensée de Paul si, par l'attention suivie à le lire et l'application assidue à le méditer, tu ne t'imprègnes au préalable

de son esprit. Jamais tu ne comprendras David, si ta propre expérience ne te revêt des sentiments exprimés par les psaumes. Ainsi des autres auteurs. Au reste, quel que soit le livre, l'étude (littéralement « l'application studieuse » et la lecture diffèrent autant l'une de l'autre que l'amitié de l'hospitalité, l'affection confraternelle d'un salut occasionnel.

Guillaume de Saint-Thierry, *Lettre aux frères du Mont-Dieu*,
(SC n° 223, p. 239-241)

Avant de continuer le texte, donnons quelques précisions... de bonne digestion ! De fait, les ruminants ne digèrent pas de la même manière que les humains. Après avoir brouté, par exemple, ils se couchent et font revenir dans la mâchoire ce qui a été mis en réserve dans l'estomac. Selon la définition du dictionnaire, ruminer consiste à « mâcher de nouveau des aliments revenus de l'estomac avant de les avaler définitivement ». Cette image plaisait aux Anciens pour faire comprendre l'activité appelée *lectio divina*. C'est ainsi que Guillaume poursuit :

Il faut aussi chaque jour détacher quelque bouchée de la lecture quotidienne et la confier à l'estomac de la mémoire : un passage que l'on digère mieux et qui, rappelé à la bouche, fera l'objet d'une fréquente rumination ; une pensée plus en rapport avec notre genre de vie, capable de soutenir l'attention, d'enchaîner l'âme et de la rendre insensible aux pensées étrangères.

De la lecture suivie, il faut tirer d'affectueux élans (*affectus*), former une prière qui interrompe la lecture. Pareilles interruptions gênent moins l'âme qu'elles ne la ramènent aussitôt plus lucide à la compréhension du texte.

Plusieurs de ces conseils avaient déjà été donnés par Sénèque, philosophe stoïcien mort en 65 de notre ère. C'est l'occasion de dire que la pensée cistercienne présente quelque analogie avec la pensée

stoïcienne. C'est la même recherche de la « vertu », c'est-à-dire d'une vie selon le bien, en se détachant des réalités transitoires pour s'attacher à l'essentiel. Mais la visée fondamentale est totalement différente puisque, d'une part, le philosophe veut acquérir par lui-même une certaine sagesse de vie, tandis que, d'autre part, le moine ne veut s'attacher qu'à Jésus-Christ. ■

Sœur Gaëtane
Abbaye de Clairefontaine



– Photo : J.-F. Fyot –